

NATUREL LEMENT RUGBY

LE MAG DE L'EXPO



par
BOUDU

Cadrage-débordement

Vibrant au diapason de sa ville et de son temps, le Muséum de Toulouse participe tout naturellement à la fête populaire offerte par la Coupe du monde de rugby en France. Comme s’amuse à le souligner Francis Duranthon dans l’entretien qui ouvre ce magazine : « À Toulouse, il est naturel de parler rugby. Ne pas le faire demanderait finalement davantage de justifications. » En cet automne ovale, le Muséum parle donc de rugby à sa manière, fidèle à sa visée universaliste et à son intérêt pour les enjeux de société, avec une exposition pluridisciplinaire juxtaposant les points de vue historiques, géographiques, biologiques et sociétaux. Taillée aussi bien pour les passionnés de rugby que pour les naturalistes, pensée pour les Toulousains autant que pour les

supporters de passage, elle scrute l’Ovalie depuis Toulouse avec la rigueur du scientifique et la liberté de l’amoureux du rugby.

Ce magazine est le prolongement naturel de l’exposition. Il a été conçu en partenariat avec la rédaction du mensuel de société toulousain Boudu, et avec la participation de Panard, revue nationale sport et société éditée à Toulouse par Les éditions de l’Attribut. Habitué des pas de côté depuis sa création en 2015, Boudu s’est emparé de la trame de l’exposition Naturellement rugby pour élaborer ce magazine digressif et instructif, en forme de cadrage-débordement.

Directeur du Muséum de Toulouse, le paléontologue Francis Duranthon est fils de treiziste et ancien trois-quart centre du XV de Souillac. L'interlocuteur idéal pour nous expliquer la raison d'être de l'exposition *Naturellement rugby*, présentée au Muséum le temps de la Coupe du monde.

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN VAISSIÈRE

Ethnovalie

Que vient faire le rugby dans un musée d'histoire naturelle et d'ethnologie ? À Toulouse, il est naturel de parler rugby. Ne pas le faire demanderait finalement davantage de justifications.

Est-ce la première fois que le rugby passe la porte du Muséum ? Il y a un précédent : une exposition réalisée en marge de la Coupe du monde 2011, sous l'impulsion des équipes de médiation. Le Muséum de Toulouse est par ailleurs lié à l'histoire du rugby : le 21 avril 1952, les représentants de 465 clubs du pays se sont réunis dans l'amphithéâtre du Muséum - aujourd'hui théâtre Sorano -, à l'occasion d'une grande fronde des clubs contre la fédération nationale et les instances britanniques...

Pourquoi au Muséum ? Sans doute parce que les grandes salles susceptibles d'accueillir autant de monde étaient rares à l'époque.

Quel lien l'exposition 2023 établit-elle entre rugby et nature ? La presque totalité des équipes nationales de rugby de la planète a un animal ou un végétal pour emblème. Coq français, fougère néo-zélandaise, poireau gallois, springbok sud-africain etc. Comme le rugby est présent partout dans le monde, c'est pour nous un formidable prétexte pour mettre en avant nos col-

lections. Le Muséum de Toulouse abrite des pièces venues du monde entier. Je pense notamment à notre collection ethnographique riche d'objets maoris, australiens, et de toute l'Océanie, région phare du rugby.

À quoi l'expo ressemble-t-elle ?

Autour de pièces en lien avec les emblèmes de chaque XV national, elle explore les facettes historique, géographique, biologique, sociétale et ethnologique du rugby. Les naturalistes comme les amateurs de rugby y trouvent leur compte. Et les Toulousains autant que les supporters de passage. C'est ludique, instructif, et fidèle à notre vision d'un musée d'histoire naturelle.

Quelle est cette vision ? Le Muséum de Toulouse est à visée universaliste. Nous ne sommes ni strictement toulousains, ni partisans. Nous restons fidèles à l'esprit originel des muséums, créés pour la plupart dans la continuité des Lumières. Il est donc évident pour nous d'aborder le sport, comme tout autre sujet qui renseigne sur les enjeux de société. Le rugby a souvent accompagné, voire précédé, l'évolution de la société.

Exemple ? L'exposition montre bien la contribution du rugby à l'abolition de l'apartheid au début des années 1990.

S'intéresser au rugby, c'est donc s'intéresser au sort de ses contemporains. Les pratiques sportives d'une société en disent long sur elle. Ce n'est pas un hasard si aujourd'hui, en Afghanistan, le sport n'existe plus. Le rugby est emblématique de cette dimension sociétale du sport, parce qu'il favorise la rencontre et le dialogue des cultures. Quiconque a déjà joué au rugby et participé à une troisième mi-temps sait bien cela !

Est-ce votre cas ? J'ai joué à XV à Souillac, dans ma jeunesse. Mon grand-père était arbitre de rugby dans les années 1930. Mon père a joué à XV, puis à XIII, à Villefranche-de-Rouergue. Il se plaisait à raconter que quand ma mère était enceinte, elle venait le voir jouer et se montrait particulièrement exubérante. Il disait l'avoir observée depuis le terrain, gesticulant dans tous les sens. J'aurais donc pu naître dans les gradins du stade, sous les coups des émotions rugbystiques de ma mère ! ✕

« S'intéresser au rugby, c'est s'intéresser au sort de ses contemporains »

On est en 1890 dans la cour de Fermat. Des garçons galopent derrière une bizarrerie anglaise : un ballon ovale de football-rugby. On ne sait trop qui a mis ce machin dans la cour. Sans doute est-il arrivé de Montauban. Là-bas, depuis des mois, les élèves britanniques de la faculté de théologie anglicane s'adonnent à cette déclinaison du football qui se joue aussi à la main. Elle est arrivée sur le continent vingt ans auparavant, dans les bagages d'hommes d'affaires et d'étudiants anglais. Comme ce sport est rugueux et qu'il exalte combativité et sens de l'honneur, il a trouvé facilement sa place dans la France de Hugo et Gambetta, toujours pas remise du siège de Paris, et bien décidée à reprendre un jour l'Alsace et la Lorraine.

Jeu de Toulousain

Toulouse transpire le rugby. Pourtant, la Ville rose n'était pas plus prédisposée que les autres à s'éprendre de ce jeu anglais. Tout s'est joué en 23 ans à cheval sur deux siècles. Une histoire qui s'ouvre avec un ballon dans une cour, et s'achève par une balle en plein cœur.

À peine sortis du Port du Havre, les Anglais ont créé sur place le premier club du continent en 1872, et l'ont gratifié des bleu ciel et foncé des universités de Cambridge et d'Oxford. Étonnamment le rugby n'y prendra jamais, et les Normands du Havre Athlétic Club resteront fidèles au ballon rond. À Paris en revanche, le rugby cartonne dans la bonne société. Les lycéens de Condorcet posent les bases de leur club en 82 (Racing Club), imités l'année d'après par ceux de Saint-Louis (Stade Français).

À Toulouse, c'est donc à Fermat que tout commence, sous l'impulsion des internes du lycée réunis à l'enseigne de la Ligue Athlétique du Lycée de Toulouse. Ils jouent contre les externes du Stade Toulousain, premier du nom. On dispute alors les matchs à la Prairie des filtres, grand pré libre avec vue sur le Pont-Neuf, où paissent d'ordinaire des brebis. C'est comme cela que les Toulousains découvrent le rugby : par hasard, en se promenant sur les berges. Et ils s'en entichent illico. Des clubs naissent dans la ville. Certains durent, d'autres meurent, la plupart fusionnent. En 1895 le premier embryon de match officiel oppose Toulouse à Bordeaux. Quatre ans plus tard,

l'équipe du Stade Olympien des Étudiants de Toulouse (SOET), fruit de la fusion des deux équipes de FERMAT, affronte pour la première fois les Parisiens du Racing, toujours sur la Prairie des Filles.

Au tournant du siècle, l'engouement des Toulousains pour le rugby est au diapason du reste de la province. À Lyon, Montpellier, Bordeaux, Montauban, des clubs se créent autour des facultés, et les tribunes se remplissent de spectateurs curieux puis conquis. Dès 1892, on décerne chaque année au printemps le titre de champion de France, trusté des années durant par les équipes parisiennes. C'est le Stade Bordelais qui met un terme à la suprématie de la capitale en 1899 avant de remporter l'essentiel des titres de la première décennie du XXe siècle. Toulouse joue alors le rôle de second couteau et de finaliste malheureux, mais fourbit déjà ses armes.

Tout change en 1907 avec la création d'une société anonyme destinée à acquérir un terrain pour y installer un stade de rugby. À la tête de la souscription, le professeur de droit Ernest-Wallon récolte les fonds des notables toulousains. Il lance alors la construction du Stade des Ponts-Jumeaux, jardin d'Eden du rugby français où l'on disputera 17 finales du championnat de France avant sa démolition dans les années 1950.

Liesse, sang

C'est un club tout nouveau, né de la fusion du SOET et du Veto-Sport (le XV des étudiants vétérinaires), qui s'installe aux Ponts-Jumeaux : le Stade Toulousain. L'équipe remporte sur place, en octobre 1907, une première victoire prometteuse contre Bergerac.

Les sept ans qui suivent marquent le début de l'histoire d'amour entre les Toulousains et le rugby. D'abord, par l'engouement extraordinaire que suscitent les joueurs du Stade, qui deviennent des figures de la cité. Il y a le demi de mêlée et ouvreur Alfred Maysonnié, de Lavernose. Inspiré, malin, stratège et flamboyant, il est le premier Toulousain à disputer le tournoi des V Nations en 1910. Autre joueur populaire, le capitaine Pierre Mounicq, brillant étudiant en médecine, lui aussi international, pilier et deuxième ligne puissant. Sous l'impulsion de ces deux athlètes, le Stade Toulousain se montre de plus en plus proche du titre, même s'il sort Fanny de la finale de 1909 face à Bordeaux (17-0).

En 1912, enfin, Toulouse renverse tout sur son passage. En finale, au Stade des Ponts-Jumeaux, l'équipe terrasse le Racing grâce à un exploit personnel de Maysonnié, une feinte de passe dont la légende n'a cessé, depuis, d'amplifier le génie. La ville est en liesse trois jours durant, et la fête a déjà les contours des célébrations d'aujourd'hui : défilé dans les rues, manifestations de joie populaire, et réception des héros salle des Illustres. Invaincue de toute la saison, l'équipe est gratifiée du surnom de Vierge Rouge, et ses joueurs entrent au panthéon du sport toulousain.

Le rugby devient alors sport roi de la ville, et rien ne semble pouvoir arrêter ces Rouge et Noir dans la fleur de l'âge. Il y aura la guerre, pourtant. Entre 1914 et 1918, 79 stadistes, joueurs ou dirigeants, tombent pour la France. Alfred Maysonnié, héros de la finale de 1912, est le premier. Une balle en plein cœur pendant la bataille de la Marne. Depuis, même inconsciemment, chaque joueur qui revêt le maillot rouge et noir honore la mémoire de ces jeunes gens, et célèbre l'idylle entre la ville et son club, scellée dans les années 1910, dans la liesse et le sang ❖



© S. DUMONT DE SAURET

Savoirs

essentiels ou inutiles sur le rugby

L'inventeur du rugby est enterré en France

Le créateur légendaire du rugby avait beau être tout ce qu'il y a de plus anglais (voir p.21), il est enterré à Menton, où il s'est éteint à l'âge de 65 ans en 1872. Si les historiens ont retrouvé la trace de son passage au collège de Rugby et celle de ses quarante années de sacerdoce comme prêtre anglican, ils peinent à expliquer les motifs de son séjour sur la Côte d'Azur. Le plus probable serait une raison de santé, le micro-climat subtropical de cette ville de citrons jaunes et de retraités hâlés étant déjà recommandé aux malades par les hygiénistes du XIXe siècle. C'est un Anglais, le journaliste et inventeur du Guinness Book des Records Alan Ross McWhirter, qui a découvert sa tombe en 1958.



Chacun son haka

Sans le rugby, le haka serait connu dans l'hémisphère nord des seuls amoureux des civilisations océaniques. Ce sont les All Blacks qui l'ont popularisé sous nos latitudes, en interprétant dès le XIXe siècle leur célèbre *ka mate* en préambule de chacune de leurs rencontres. Le haka (danse, en maori), est une tradition indigène qui revêt une grande importance en Nouvelle-Zélande et dans les îles du Pacifique d'aujourd'hui. Danse rituelle identitaire destinée à célébrer l'histoire d'une tribu, elle se décline aussi bien en temps de guerre qu'en temps de paix. En 2005, un deuxième haka, composé spécialement pour l'équipe, a été adopté par les Blacks en plus du *ka mate* : l'impressionnant *kapa o pango*, dont le geste évoquant la recherche du souffle de vie est parfois interprété comme une menace d'égorgement...

La plus belle piquette de l'histoire du rugby britannique date de mars dernier

190-0 en 80 minutes. Un score inimaginable, même sur Playstation. C'est pourtant celui, bien réel, du match de Régional 1 opposant Blackburn à Kirkby Lonsdale, qui s'est déroulé en mars dernier. C'est plus lourd que le 181-0 de 1998 en championnat néo-zélandais, mais moins que le record absolu : 194-0 en 1973, dans le championnat... danois.

Le premier capitaine du XV de France... était américain

Le XV de France a disputé ses deux premiers matchs officiels en 1906. L'un contre les All Blacks, l'autre contre l'Angleterre. Son capitaine était le deuxième ligne du Racing Club de France Allan Muhr, auteur du premier essai français de l'histoire contre les Anglais. Athlète complet, il fut quelques années durant capitaine de l'équipe de France de tennis. On trouvait un autre étranger dans l'équipe, le jeune industriel anglais et arrière du Havre Athletic Club William Crichton.

Le ballon de rugby doit son ovale à un cordonnier

Au milieu du XIXe siècle, dans la petite cité anglaise de Rugby, berceau du sport qui porte son nom, le cordonnier s'appelait William Gilbert. En plus de confectionner des chaussures, il fabriquait des ballons ronds pour le football et le football-rugby. À force d'observer les collégiens ballon rond en mains, il eut l'idée d'un ballon ovale plus facile à glisser sous le bras et à expédier au pied entre les poteaux. Une vessie de cochon, quatre petits panneaux de cuir cousus main, et voilà l'invention sportive du siècle sortie de l'atelier de William Gilbert en 1835. L'objet sera médaille d'argent de l'Exposition universelle de 1865, avant de gagner les colonies britanniques et le reste du monde.

Depuis, la petite cordonnerie est devenu une grande firme internationale qui conçoit, tous les quatre ans, le ballon officiel de la Coupe du monde.



Le Bouclier de Brennus a été dessiné par Coubertin

Contrairement à ce que laisse penser son intitulé, le trophée brandi chaque année par les vainqueurs du championnat de France de rugby n'est pas à proprement parler un bouclier, et n'a jamais appartenu au chef gaulois Brennus, fameux pour avoir mis Rome à sac en - 387. Il est l'œuvre de Charles Brennus, graveur et fondateur de la fédération française de rugby, d'après un dessin original du baron de Coubertin, qui lui en a passé commande en 1892.



La passe en arrière est inspirée du jeu d'échecs

À l'origine, au début du XIXe siècle, le rugby se joue principalement au pied. À la sortie de mauls gigantesques et désordonnés, on envoie de grands coups de pied dans le ballon vers l'avant, et l'on court à sa poursuite pour le récupérer. Si les passes sont rares, c'est que la règle autorise le défenseur à tacler sévèrement le joueur qui l'exécute ou la reçoit. Et une fois sur trois, c'est la blessure, la cassure, la fracture. Henry Vassal, un étudiant de Cambridge lui-même victime d'une fracture, se met en tête de rendre son sport moins violent. Comme il est mordu d'échecs, il s'inspire du déplacement libre des pièces, vers l'avant ou l'arrière. Il théorise ainsi la passe en arrière, qui contraindrait le défenseur à entrer dans le camp du porteur du ballon - et donc à s'exposer - pour l'arrêter.



Le XV idéal



S'ils n'ont pas tous foulé la pelouse des Sept-Deniers, ils occupent une place à part dans la grande histoire du Stade Toulousain. C'est notre XV idéal.

1 **Philippe Struxiano**
(1891 - 1956)
Adulé par certains, jugé ingérable par d'autres en raison de sa forte personnalité, celui à propos duquel Georges Pastre disait « *un bras d'or, un solide coup de chausson et de la matière grise* » composait la charnière avec Alfred Maysonnié lors du premier titre en 1912 avant d'en devenir le président en 1951.

2 **Alfred Maysonnié**
(1884 - 1914)
Compère de Philippe Struxiano à la mêlée lors du titre de 1912, il fut le premier toulousain à disputer une rencontre avec le XV de France contre l'Angleterre en 1910. Touché en plein cœur lors de la bataille de la Marne, il est enterré par son coéquipier et ami Pierre Mounicq.

3 **Ernest Wallon**
(1851 - 1921)
Docteur en droit, il fut le premier président du Stade Toulousain en 1907. La même année, il crée l'association des Amis du Stade pour administrer les infrastructures du club. Il est le principal artisan de l'achat du terrain des Sept-Deniers, rebaptisé Le Wallon à sa mort en 1921.

4 François Borde (1989-1987)

Ce Lourdaï surnommé « l'homme au béret » rejoint le Stade Toulousain en 1921 avec lequel il se forge le plus beau palmarès du rugby d'avant guerre, en remportant 5 Boucliers de Brennus entre 1922 et 1927. Vice-champion olympique en 1920 et 1924, il fut entraîneur du club entre 1928 et 1938.

5 Robert Barran (1918-1978)

Formé au rugby à XV, il s'essaie au XIII avant de rejoindre le Stade Toulousain suite à son interdiction pendant la guerre. Il réalise le doublé coupe-championnat en 1947 avant de devenir journaliste sportif au Patriote de Toulouse.

6 Henri Cazaux (1917-2005)

Cet ancien international universitaire devient le plus jeune président du club en 1954. Pharmacien à la ville, il sauve le Stade Toulousain lorsque le Tribunal de commerce dissout la Société des Amis du Stade en 1972, et le prépare à son entrée dans le professionnalisme.

7 André Brouat (1924-2002)

Formé au XIII à Villeneuve-sur-Lot, il rejoint le Stade en 1940 avec lequel il remporte le titre de 1947. Médecin, il accède à la présidence du club en 1964 avant d'entamer une longue carrière politique en 1971 en devenant conseiller municipal aux côtés de Pierre Baudis.

8 Jean Fabre (né en 1935)

Né à Rodez, il évolue 9 saisons au Stade avant d'en devenir président en 1980 à la fin de sa carrière. Il va largement contribuer à la renaissance des Rouges et Noir à qui il permet de renouer avec le succès en faisant notamment confiance à deux entraîneurs d'exception, Pierre Villepreux et Robert Bru.

9 Pierre Villepreux (né en 1943)

Penseur du jeu libre, ce Corrèzien a trouvé à Toulouse le lieu idéal où pratiquer le rugby de mouvement. D'abord comme joueur de 65 à 75, puis comme entraîneur avec Skrela (3 Brennus entre 82 et 89). Toujours avec Skrela, il est l'entraîneur du XV de France victorieux des Blacks lors d'une demi-finale de légende au cours de la Coupe du monde 99.

10 Jean-Claude Skrela (né en 1949)

Dans les années 70, ce natif de Colomiers formait au XV de France, avec Rives et Bastiat, la meilleure 3e ligne du monde. À peine les crampons raccrochés, il entraîne l'équipe avec Villepreux, et la mène par trois fois au Brennus. Au sein du même duo, il entraîne le XV de France finaliste de la Coupe du monde 99.

11 Jean-René Bouscatel (né en 1946)

Ancien capitaine de l'équipe junior du Stade, cet avoocat prend la présidence du club trois ans avant l'avènement du rugby pro. Sous sa présidence, jusqu'en 2017, le Stade enchaîne les titres. À la ville, il fut adjoint au maire de Dousté-Blazy et Moudenc. Il est, depuis 2021, président de la Ligue nationale de rugby.

12 Guy Novès (né en 1954)

L'entraîneur français le plus titré. Après une carrière d'ailleur au Stade, il en devient entraîneur en 88. Il fait du club une machine à gagner : 10 Brennus et 4 titres européens en un quart de siècle. Chéri par le public toulousain, Guy Novès aura consacré 40 ans de sa vie au Stade.

13 Didier Lacroix (né en 1970)

Il est né dans la Ville rose et n'a jamais quitté le Stade. Joueur de 83 à 2002, entraîneur des espoirs de 2002 à 2008, il est président depuis 2017. Joueur pénible et dur au mal, il fut le 3e ligne aile emblématique des années Novès. Homme d'affaires, il a fondé l'agence de conseil À la Une.

14 Hugo Mola (né en 1973)

L'actuel entraîneur du Stade Toulousain a été formé à Blagnac. Après 6 ans au Stade, il a porté les couleurs de Dax et du Castres Olympique. Jean-René Bouscatel lui a confié la barre de l'équipe première des Rouges et Noir en 2015.

15 Antoine Dupont (Né en 1996)

LA star du rugby. Synthèse du rugbyman de toujours (rural, humble) et du sportif pro d'aujourd'hui (instagrammeur, membre des Enfoirés). Formé au Magnoac FC, titulaire au Stade depuis 2017, il est 3 fois champion de France, champion d'Europe, vainqueur du VI Nations... et favori avec le XV de France, de la Coupe du monde 2023.

Rugby totem

Comme le XV de France et son coq gaulois, l'écrasante majorité des équipes qui disputent la Coupe du monde ont un animal ou un végétal pour emblème. Nous nous penchons ici sur ceux des huit équipes qui joueront à Toulouse, et sur celui des Tonga, dont la colombe évoque indirectement l'expédition autour du monde de l'Albigeois Lapérouse.



Tonga

Pas l'ombre d'un olivier sur l'archipel polynésien des Tonga. Aucune trace de blanche colombe non plus.

C'est pourtant de ce symbole universel de paix qu'est frappé le blason de l'équipe de rugby du royaume. À moins que cette colombe ne soit un spécimen de l'espèce locale de la famille des colombidae : le ptilope de Lapérouse. Le nom de cet animal superbe qu'on aperçoit aussi dans le ciel des Fidji et des Samoa, est un hommage au navigateur albigeois qui en fit l'une des premières descriptions : Jean-François de Lapérouse. Ce dernier est resté dans l'histoire comme l'explorateur à qui Louis XVI confia la mission scientifique la plus ambitieuse du siècle des Lumières. Une expédition autour du monde partie du Havre sous les vivats, et achevée par un naufrage dans les eaux turquoises du Vanuatu. À bord, l'ordre de mission suivant : « *Nous,*

Louis XVI, en cette année 1785, donnons ordre et instruction à Monsieur La Pérouse de mener à bien une expédition autour du monde à des fins géographiques, scientifiques, politiques et commerciales. (...) Il devra se concilier l'amitié des principaux chefs, et n'usera de la force qu'avec la plus grande modération. » C'est aux Samoa que Lapérouse aperçoit pour la première fois celle que les indigènes appellent *manulua*. Dans son journal de bord, il écrit : « *La plus charmante des tourterelles (...) blanche, sa tête du plus beau des violets, ses ailes vertes et sa guimpe semée de petites taches rouges.* » Le Royaume des Tonga a fourni des joueurs marquants au Stade Toulousain. Les frères Maka (Isotolo et Finau), ont accompagné les grands succès nationaux et européens des Rouge et Noir dans la première décennie des années 2000. Le Stade compte un centre néo-zélandais d'origine tongienne dans ses rangs, Pita Ahki, qui dispute cette année sa première Coupe du monde ✖





Le ptilope de Lapérouse
(*Ptilinopus perousii*) -
Aquarelle de Dominique
Mansion réalisée pour
l'ouvrage L'Expédition
Lapérouse, de Bernard
Gimenez (Glénat)



Chili

Si le XV chilien ne tutoie pas encore les sommets, le grand condor andin qui orne son blason peut voler jusqu'à 6000 mètres d'altitude au gré des courants d'air chaud. La tête de ce charognard est dénuée de plumage, atout majeur pour éviter que parasites et maladies ne s'y fixent lorsque l'animal plonge le bec dans les carcasses dont il se repaît.



Géorgie

Ni animal ni végétal sur le fanion géorgien, mais une représentation du soleil, source de vie : le *bordjgali*. L'origine de ce signe géorgien se perd dans la nuit des temps. Composé de sept branches - référence aux 7 corps célestes du panthéon païen géorgien - il figure à la fois le soleil, l'éternité, les racines, et la prospérité.



Japon

À l'éternité des Géorgiens, les Japonais opposent l'éphémère beauté de l'*akura*, la fleur de cerisier, image caractéristique de la culture nipponne. La variété offrant le rose le plus délicat est le cerisier *kawazu-zakura*, qui pousse au sud de la péninsule d'Izu et fleurit en février.



Portugal

Le blason des rugbymen portugais est l'un des rares exempts de toute référence végétale ou animale. L'équipe est toutefois surnommée *Los Lobos* en référence au loup ibérique, une sous-espèce de loup gris endémique de la péninsule. On ne recense au Portugal que 7 000 licenciés à la fédération de rugby, et 300 loups ibériques. Ces derniers sont classés par l'Union internationale pour la conservation de la nature sur la liste rouge des espèces menacées.



Samoa

Les Samoans profitent de cette Coupe du monde en France pour inaugurer un nouvel emblème : la fleur de teuila, ou gingembre rouge (*Alpinia purpurata*), fleur nationale samoane.



Fidji

Si un seul et même trait esquisse le ballon ovale et le palmier sur le blason des îles Fidji, c'est que les deux sont intimement liés sur les îles de l'archipel. Les poteaux de rugby y sont traditionnellement taillés dans le bois des palmiers. Les Fidjiens sont champions du monde de rugby à 7, et plus de 250 000 à pratiquer ce sport sur une population d'un peu moins d'un million d'habitants.



Nouvelle-Zélande

L'emblème le plus célèbre du monde du rugby. Une fougère arborescente de la famille des *Cyatheaceae*, endémique du pays. Elle peut atteindre dix mètres de hauteur. Car en plus d'être le pays du rugby, la Nouvelle-Zélande est le pays des fougères, avec plus de 1 200 variétés.



Namibie

Son voisin sud-africain ayant choisi le springbok comme emblème, les rugbymen namibiens n'ont pas pu se rassembler sous le totem de cette antilope sauteuse omniprésente dans le pays. Ils ont opté à la place pour l'aigle pêcheur d'Afrique, rapace diurne à tête blanche, qui ne s'éloigne jamais des cours d'eau où il trouve ses proies : poissons, tortues et jeunes crocodiles.

D'où vient votre approche du rugby ? Tout s'est joué au passage de l'enfance à l'âge adulte, quand j'ai quitté la pratique intuitive et libre du jeu pour la nécessité de gagner. Dès mes premiers pas en compétition à 16 ans, je n'ai pas aimé les solutions que me proposaient les entraîneurs pour gagner.

Qu'avaient ces solutions de déplaisant ? Elles n'étaient pas de nature à développer mentalement le joueur ni à le conduire à la connaissance supérieure du jeu. On faisait de la technique pour de la technique. L'entraîneur imposait, et nous, on exécutait. Dans ces conditions, j'étais en permanence tenté de désobéir. Je sentais que ma vie motrice antérieure me rendait capable d'autre chose.

Qu'entendez-vous par « vie motrice antérieure » ? Enfant, j'ai goûté à mille activités physiques naturelles : sauter dans les champs, courir dans les bois, grimper aux arbres. Ce sont ces activités motrices enfantines qui ont forgé le joueur de rugby que je suis devenu.

Dans quel contexte avez-vous touché vos premiers ballons ? Librement, dans la cour de l'école et sur le terrain de Pompadour où jouait mon père. Cette pratique libre m'a permis d'acquérir une connaissance du jeu que personne n'aurait pu m'apprendre. Elle est la plus naturelle et formatrice qui soit. Tous les petits jouent. Les enfants, comme les petits chiens. Si on les prive de ce rapport naturel au jeu, on contrarie des possibilités futures d'actions motrices. Le flair découle de cette formation initiale au jeu libre, et de sa maturation dans la liberté. Pour faire montre d'intelligence situationnelle, il faut être passé par une succession de tentatives soldées par des réussites et des échecs.

Ce jeu libre de l'enfance serait-il le secret des grands joueurs ? Quand j'intervenais à l'université de Limoges dans le cadre du diplôme de manager général de club sportif professionnel, je me suis amusé à interroger les grands joueurs qui suivaient le cursus. J'ai été frappé de constater que tous ces génies du jeu, à commencer par Zinedine Zidane, avaient appris dans le plaisir du jeu libre, et qu'aucun d'eux n'appréciait que les entraîneurs leur disent quoi faire sur le terrain.

Comment votre envie de désobéir s'est-elle manifestée sur le terrain ? Quand j'ai eu 18 ans on m'a proposé de rejoindre l'équipe première de Brive. Je jouais alors à l'ouverture. Malheureusement pour moi, un très bon joueur occupait déjà ce poste. Moi, j'étais prêt à jouer n'importe où, même à l'arrière, à condition de toucher des ballons et de m'intercaler. L'entraîneur m'a dit : « *Tu vas où tu veux* ». Je ne me suis pas fait prier.

Résultat ? Comme mes camarades à Brive étaient eux aussi portés sur ce jeu-là, on s'est vite compris, et l'équipe est arrivée en finale du championnat. Mieux, elle a transformé en une saison l'idée que le public de la ville se faisait du rugby : des avants qui gardent le ballon et le confient rarement aux arrières. Le jeu que nous ambitionnions partait des trois-quarts pour rebondir vers les avants, et obtenait de bons résultats. Cela confirmait mes intuitions et m'a conduit à me pencher sur les travaux de René Deleplace. J'avais lu son livre mais je l'avais trouvé complexe. Je sentais que je n'en saisisais pas la pleine dimension intellectuelle. Alors une fois étudiant en éducation physique, je suis allé chercher la bonne parole auprès de lui à Arras.

Avez-vous trouvé sur place les réponses à vos interrogations ? J'y ai compris la méthode mieux que dans les livres, et rencontré d'autres professeurs d'éducation physique dont Robert Bru, Jean Devaluez et Pierre Conquet, qui étaient des penseurs du jeu. J'ai appliqué cette méthode dès l'université et à la section sport-études du lycée Jolimont de Toulouse. On communiquait déjà avec Robert Bru bien avant d'entraîner ensemble le Stade Toulousain. Il était au Creps, moi à l'université Paul-Sabatier. Il faisait appel à moi pour sélectionner les étudiants au concours d'entrée, ce qui nous donnait l'occasion de confronter nos idées.

Quel souvenir gardez-vous de René Deleplace ? Un chercheur infatigable. Un lève-tôt qui avait une idée à la minute. Toujours curieux des autres et de ce qui touchait à l'épanouissement de l'être humain. Ce qui m'impressionnait, c'était l'attention qu'il accordait aux critiques. Chacune était pour lui l'occasion d'une remise en question. J'admirais cette disponibilité d'esprit. J'ai essayé d'en faire preuve moi aussi dans les années 1980 quand, avec Robert Bru puis avec Jean-Claude Skrela, j'ai appliqué les préceptes de Deleplace au Stade Toulousain. On n'a jamais été dogmatiques. On a adapté la méthode au contexte et aux joueurs.

Comment désigner cette manière de jouer au rugby ? French flair ? Jeu de mouvement ? Rugby d'évitement ? Intelligence situationnelle ? Sans doute tout cela à la fois. L'expression *french flair* a été inventée par les Britanniques pour caractériser, dans des situations de grande incertitude, la créativité des joueurs français relativement à celle des Anglais beaucoup plus pragmatiques. Le *french flair* dispense du plaisir pour le joueur engagé dans le mouvement car il sait

être un maillon d'une action collective efficace et spectaculaire. En cela, il ne peut s'inscrire que dans le jeu de mouvement cher à René Deleplace. Le jeu rebondit avec pertinence d'une forme à une autre, l'adaptation des acteurs est permanente. C'est un jeu libéré où l'imprévu est la norme. Chaque situation rencontrée est une aventure d'où émergent des gestes techniques non orthodoxes.

Ces concepts ne concernent donc pas uniquement l'attaque ? La défense requiert le même type d'intelligence. C'est le rapport de force qui va guider le jeu des utilisateurs du ballon comme celui des défenseurs. Il s'agit bien d'un dialogue entre attaquants et défenseurs. Celui qui prend l'avantage se trouve en situation favorable et doit tout mettre en œuvre pour le préserver. La défense ne se limite donc pas au plaquage. Un bon défenseur doit comprendre, pourquoi, quand, et comment il doit s'engager dans le plaquage, ou au contraire le différer pour amener l'attaquant où il souhaite. La réaction de ses partenaires doit se faire en conséquence. La méthode deleplacienne consacre ce dialogue entre l'attaque et la défense. L'entraîneur n'est pas là pour dire au joueur ce qu'il doit ou ne doit pas faire.

On est loin des schémas majoritaires chez les entraîneurs d'aujourd'hui... C'est bien le problème de la méthode *deleplacienne* ! Les entraîneurs y perdent de l'influence. Ils n'ont plus le monopole du jeu. En règle générale, ils n'aiment pas trop perdre ce pouvoir...

En poussant la logique, pourrait-on imaginer se passer d'entraîneur ? Si vous réunissez 15 bons joueurs pas trop égoïstes et qui entretiennent de solides rapports amicaux, ils n'auront pas besoin d'entraîneur. Se passer d'entraîneur devrait être le but ultime d'un processus de formation réussi.

« Courir dans les champs, grimper aux arbres... ces activités motrices enfantines ont forgé le rugbyman que je suis devenu »

Tous les joueurs sont-ils susceptibles d'adhérer à ce genre de projets de jeu ? Certains sont rassurés par les schémas tactiques et les consignes. En jouant un jeu stéréotypé, structuré, ils se cachent derrière le projet de jeu de l'entraîneur. Sur le terrain comme dans la vie, toute prise de liberté est une prise de risque. Il y a des pré-requis indispensables : un mental solide, l'envie de progresser et celle d'éprouver du plaisir en jouant.

Le jeu de mouvement et l'intelligence situationnelle sont-ils assez efficaces pour le sport-business du XXI^e siècle ? La victoire dans le rugby de haut niveau est difficilement explicable. Lors de la Coupe du Monde 1999, on pouvait penser qu'après avoir battu les Blacks avec un jeu aussi pétillant, la Coupe du monde nous était promise. Il n'en a rien été. Quant à l'équipe de France de Marc Lièvremont, elle n'est

pas passée loin du titre mondial en 2011 en pratiquant un jeu plutôt décrié. Preuve que victoire et défaite ne sont pas qu'affaires de projet de jeu. Je suis convaincu que le jeu de mouvement peut conduire à la victoire. J'ai vérifié la pertinence de cette démarche d'enseignement du jeu tout au long de ma carrière, dans bien d'autres cultures.

Et en France ? La France manque d'une victoire de référence, d'un résultat majeur obtenu avec ce jeu de mouvement. Vouloir gagner la coupe du monde en faisant le choix d'un style de jeu qui consacre l'intelligence tactique, et donc l'intelligence situationnelle, serait un merveilleux défi. L'équipe actuelle a les joueurs pour le faire en 2023. Je l'espère. Mieux, je l'attends !

On cite souvent Antoine Dupont, le demi de mêlée du Stade Toulousain et du XV de France, comme l'incarnation contemporaine du rugby de mouvement. Est-ce votre avis ? Quand le rapport de force devient mouvant, incertain, que la situation échappe au programme préétabli, ou que l'adversaire ne réagit pas comme on l'espérait, il faut savoir s'adapter. C'est dans cette dynamique aléatoire que Dupont excelle. Dans le désordre et les situations chaotiques, il exprime un savoir-faire et un savoir-être hors norme. Il intègre, à la vitesse de l'action, l'incertitude dans le processus de pilotage que lui procure le contexte situationnel. Il sait pouvoir s'appuyer sur ses capacités physiques exceptionnelles qui l'autorisent à s'ouvrir des espaces de créativité supérieure.



Puisqu'elle est efficace quand elle est portée par des joueurs de talent, comment expliquer que cette vision deleplacienne ait été si souvent décriée ? En France, le rugby professionnel a caricaturé cette méthode et collé une étiquette d'intellos et d'obscur sur le front de ses promoteurs. Notre rugby était jugé trop libre, trop romantique, et impropre à offrir ce que réclame le sport moderne : la réduction des incertitudes.

La réputation d'intello n'est peut-être pas usurpée. La vôtre autant que celle de Deleplace qui était diplômé de mathématiques et de mécanique céleste, et dont l'approche du jeu était particulièrement cérébrale... Il est vrai que la théorie de Deleplace s'appuie sur les algorithmes mathématiques. Chaque décision y est soumise à des choix de jeu différents en fonction de la réalité défensive. La mouvance de la défense conduit le joueur qui a le ballon à prendre des décisions qui, d'une

seconde à l'autre, peuvent être transformées du fait des options réactives de la défense. Mais toute intello qu'elle soit, la démarche de Deleplace n'est pas obscure. Elle est aussi élémentaire à comprendre que le rugby lui-même.

Vous aviez 25 ans en 1968, époque où le rugby de Deleplace a commencé à faire des émules. Les aspirations à la liberté sur le terrain répondaient-elles à une soif de liberté plus large ? Le discours de Deleplace correspondait aux préoccupations de l'époque et aux aspirations de la jeunesse d'alors. Il a contribué à des avancées décisives dans le rugby en mettant en évidence des codes et modes de pensées réinvestissables dans la vie sociale.

Iriez-vous jusqu'à considérer le rugby de mouvement comme un projet politique ? Bien sûr que cette méthode avait une connotation politique. Elle était d'ailleurs portée majoritairement par des gens de gauche. Deleplace était communiste. Il était inspiré par les travaux des chercheurs de l'Est et en France par un courant syndical composé en majorité par des professeurs d'EPS. C'est évidemment moins prégnant aujourd'hui parce que les idéologies sont moins marquées, mais à l'origine, ces méthodes d'enseignement étaient bien sûr portées par des personnes engagées ✕

Lisez l'intégralité de
l'interview dans la revue

PANARD





**« Montrer que,
nous aussi,
on était capables
de jouer »**



« Ça n'était pas bien vu, ça choquait les gens »

qui séduit le public. Les deux équipes mettent tellement de cœur à l'ouvrage que leurs entraîneurs suggèrent à l'arbitre de s'arranger afin que le match se termine sur un nul.

Les Stendhal'Girls ouvrent la marque avec un essai de Jocelyne Robin. Les Violettes égalisent grâce à une percée de Claude Condemine, championne de l'Ain du 80 mètres, que des supporters turbulents portent en triomphe sans attendre le coup de sifflet final. Dans le dernier tiers-temps, l'arbitre s'ingénie à inventer des fautes pour que le score reste bloqué à 3-3. « *Les gens étaient agréablement surpris. Ils ont vu du rugby alors qu'ils s'attendaient à autre chose* », se souvient Jean-Louis Rude. Il savait que les spectateurs n'étaient pas tous bien intentionnés : « *en 1966, voir trente filles en short, ça aigüise quelques curiosités masculines.* »

Mais ce qui ne devait être qu'un coup d'éclat sans lendemain s'est trans-

formé en point de départ d'une formidable aventure. « *On était un collectif, toutes passionnées de rugby, ça nous est venu spontanément* », explique Maryse Varéon. Un noyau de joueuses se constitue et prend le nom de Violettes. Elles sont invitées dans des kermesses ou pour des levers de rideau de matches officiels. « *On avait plaisir à se retrouver et à montrer que nous aussi, on était capables de jouer* », souligne Andrée Forestier venue au ballon ovale après avoir été l'une des premières Françaises ceinture noire de judo.

Toutes les participantes de la rencontre d'avril 1966 ne poursuivent pas dans cette voie. La faute aux études, aux fiancés réticents ou aux familles soucieuses du qu'en-dira-t-on. Eliane, la demi-mêlée, doit partir étudier à Lyon. De toute façon, ses parents « *n'étaient pas très chauds. Ça n'était pas bien vu, ça choquait un peu les gens* ». Brigitte, elle, arrête après son mariage en 1968 : « *J'ai un mari qui adore le rugby mais il trouvait que ce n'était pas trop féminin.* »

Malgré leurs nombreux détracteurs et les réflexions sexistes qui fusent souvent autour du terrain, les Violettes persévèrent. Elles ne sont pas les seules. À la fin des années 1960 et au début des années 1970, une quinzaine d'initiatives similaires essaient un peu partout en France. Alors que Mai 68 a fait souffler un vent de mixité dans les universités et les lycées, les revendications des rugbywomen se heurtent au conservatisme des instances sportives et politiques. La Fédération française de rugby (FFR) refuse de les accueillir ? Une Association française de rugby féminin (AFRF) est créée à Toulouse en 1970 afin de fédérer quelque 200 licenciées et organiser un premier championnat, avec 14 clubs.

En octobre 1972, Marceau Crespin, le numéro deux du ministère des sports, sape méchamment cet élan émancipateur. Il enjoint ses services à « *ne pas aider, ni à plus forte raison patronner, les équipes de rugby féminin* » car cette pratique présente « *des dangers sur le plan physique et sur le plan moral* ». Il accuse même les organisateurs de rencontres de rugby féminin de miser « *sur une curiosité assez malsaine* » et de procéder « *à un racolage systématique* ».

Faute de reconnaissance officielle, le club des Violettes Bressanes, fondé en 1970, est condamné à la marginalité. Ce qui ne décourage pas Andrée Forestier, devenue présidente, ni ses coéquipières. En Bresse, on ne fait pas grand cas de la circulaire Crespin. La municipalité soutient les joueuses. Le comité régional du Lyonnais ferme les yeux lorsque des arbitres viennent officier, malgré les interdictions de la FFR. En revanche, ailleurs, la plupart des clubs renonce face à l'hostilité ambiante. En 1978, ils ne sont plus que quatre pour une petite centaine de licenciées.

« Notre combat n'a pas été vain »

À cette époque, un homme plaide avec conviction la cause des sportives. Président des Violettes puis de l'AFRF à partir de 1974, Henri Fléchon s'engage dans un combat qui occupera les dernières années de sa vie. Il veut convaincre Albert Ferrasse, président de la FFR de 1968 à 1991, d'autoriser la pratique féminine du rugby. Ce lobbying finit par porter ses fruits. En 1979, un protocole d'assistance permet aux clubs masculins d'ouvrir une section féminine. Mais il faudra encore attendre dix ans, pour que le bastion masculin de l'ovalie tombe enfin le 4 juin 1989. Acceptées du bout

des lèvres au sein de la Fédération, les femmes ont mis du temps à être prises au sérieux.

Aujourd'hui, depuis le succès inattendu de la Coupe du monde féminine organisée dans l'hexagone en 2014, l'équipe de France est de plus en plus médiatisée et performante. Même si le quotidien en club est encore souvent aléatoire et compliqué, les femmes ont gagné leur place sur le terrain. Après des décennies de rejet, de lutte et de débrouille, le rugby féminin n'est plus une sous-catégorie. Des femmes jouent au rugby, point. « *Notre combat n'a pas été vain quand on voit où elles en sont* », apprécie Andrée Forestier qui regrette quand même « *d'être née trop tôt* ». Installée à Auch, l'ancienne numéro 8 a été l'une des premières éducatrices d'école de rugby en France. Elle a notamment entraîné l'international Grégory Alldritt. Près de 60 ans plus tard, il reste peu de traces du 23 avril 1966, car personne ne s'est intéressé à cet événement. À l'instar des débuts de la pratique féminine du rugby dont l'histoire est encore mécon-

nue. Cette rencontre est pourtant considérée comme le point de départ de la pratique en France puisqu'elle a abouti à la création du premier club féminin, les Violettes Bressanes.

Et toutes les pionnières que nous avons retrouvées évoquent avec bonheur cette expérience. « *On a des souvenirs de matches, d'entraînements, de troisième mi-temps et surtout d'une ambiance extraordinaire. C'était des années assez joyeuses* », s'enthousiasme Patricia Revol. Gaiement et modestement, Eliane, Maryse, Brigitte, Andrée et leurs amies ont bien contribué à écrire une page de l'histoire du sport et des droits des femmes ✕



Lisez l'intégralité de
l'interview dans la revue

PANARD



Aphorismes ovales

Le rugby n'est pas qu'une affaire de belles passes. Il produit aussi de grandes phrases. Voici les plus fameuses.



« HEUREUSEMENT QU'IL Y AVAIT MON NEZ, SINON JE L'AURAIS PRIS DANS LA GUEULE »

WALTER SPANGHERO (né en 1943), international français du RC Narbonne et du Stade Toulousain dans les années 1970

« Le rugby est le seul sport où l'on se rencontre. Dans les autres, on se croise »

LUCIEN MIAS (né en 1930), médecin généraliste, précurseur de la gériatrie en France, international français, légende mondiale



« Ce n'est pas parce qu'il est violent que j'aime le rugby. C'est parce qu'il est intelligent »

FRANÇOISE SAGAN (1935 - 2004), grande autrice à petite musique



« Un joueur phare est là pour éclairer, pas pour éblouir »

JEAN-PIERRE ELISSALDE (né en 1953), entraîneur emblématique, entre autres, de La Rochelle et du Japon

« En rugby comme en art, il faut être attentif à ce qui échappe à l'intention »

PIERRE SOULAGES (1919 - 2022), artiste peintre, inventeur de l'outrenoir



© NMP3D

LE BALLON OVALE N'AURA PLUS DE SECRET POUR VOUS !



Exposition Naturellement rugby

Du 5 septembre au 7 janvier

Alors que Toulouse s'enflamme à l'occasion de la Coupe du Monde de Rugby, le Muséum célèbre aussi l'Ovalie avec Naturellement rugby, une exposition étonnante et ludique autour de l'histoire du rugby et de la diversité des emblèmes des 20 équipes participant à la Coupe du Monde.

› Du mardi au dimanche de 10h à 18h



Visite

Du 9 septembre au 29 octobre

Une visite de l'exposition permanente à la recherche de la diversité qui se cache derrière les emblèmes des équipes : fougère, wallaby, chardon, rose... Ils sont tous au muséum !

› Samedi à 10h30 et dimanche à 15h,
sauf les 16 et 17 septembre - À partir de 7 ans



Atelier Le rugby pour les petits

Du 9 septembre au 29 octobre

Il n'y a pas d'âge pour aimer le rugby ! Les plus jeunes partiront à la recherche de l'emblème de l'équipe de France afin de lui donner force et courage pour la victoire. Cette visite de l'exposition sera suivie d'une initiation à la pratique du rugby proposée par Rugbytots.

› Samedi à 15h et dimanche à 10h30
sauf les 16 et 17 septembre - À partir de 2 ans et demi



Au cœur de
votre quotidien

Voir le programme complet sur
museum.toulouse-metropole.fr



35 ALLÉES JULES GUESDE
31000 TOULOUSE

toulouse
métropole

